

## LES FONCTIONS DE LA LETTRE DANS *UNE SI LONGUE LETTRE DE MARIAMA BA*

Hypolite Amany BOUSSOU

Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

[boussouhypolite@gmail.com](mailto:boussouhypolite@gmail.com)

**Résumé :** La présente analyse a porté sur les fonctions de la lettre dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ, à travers une perspective sociocritique. Cette théorie a permis de dégager trois fonctions majeures de l'épistolaire dans ce roman africain du xx<sup>ème</sup> siècle, où il y a un art de la lettre et de la conversation. Ces trois fonctions sont les fonctions donquichottesque, pédagogique et politique. La première se décline en deux sous valeurs : la perspective préventive, fondée sur un discours pamphlétaire qui vise l'éclosion d'une conscience féminine ayant pour projet de prévenir les défaillances et soutenir, en pensant, les maux tus ; la rénovation morale et sociale, qui ambitionne d'adapter les mentalités à la nouvelle situation de la femme africaine à l'ère de la modernité. La deuxième est d'ordre pédagogique (la pédagogie par l'exemple) : la posture d'Aïssatou et de Ramatoulaye peut inspirer aux autres femmes des idées soit de rupture, soit de modération. La troisième est d'ordre politique : pour Mariama Bâ, utiliser sa voix est un choix politique. Dans la pratique textuelle de Mariama Bâ, ces différentes fonctions déclenchent un plaisir lié à l'échange d'idées ou au simple fait de raconter une aventure piquante, associée à un certain amour de soi et au goût de briller, mais surtout, elles se lisent comme une véritable diatribe qui vise à changer ou améliorer la vie des femmes en Afrique.

**Mots clés :** fonction, lettre, sociocritique, diatribe.

**Abstract :** The present analysis is about the functions of letter in such a long letter by Mariama Bâ, through a sociocritical perspective. This theory allows to unveil three main functions of epistolary in this xxe century African novel where there is an art of letter and conversation. These three functions are quixotic, pedagogical and political. The first one is divided in two subvalues : the preventive perspective bases upon a lamponer discourse aims at hatching a female consciousness in order to prevent to prevent failures and back up, thinking on the silenced hurt, the moral and social renovation which aims at adapting mentalities to the new situation of women in modernity era. The second one is pedagogical : the position of Aïssatou and Ramatoulaye can lead other women either to split up or moderation ideas. The third is political order : for Mariam Bâ, using her voice is a political choice. In her textual practice, these different functions trigger a pleasure due to exchanges of ideas or the simple fact of telling a captivating adventure associated with a certain self-love and the taste of shining, the mainly read as a diatribe aiming at changing of bettering women's lives in Africa.

**Key words :** function, letter, sociocritical, diatribe.

## Introduction

Forme pure de la narration à la première personne, le récit épistolaire transpose les ambiguïtés de la vie. C'est un instrument d'actualisation du récit qui présente l'action « en direct ». En effet, la proximité de l'écrit et de l'acte d'écrire permet de « rendre compte soi-même de sa situation actuelle, ce qui fait plus sentir les passions [...] ». Montesquieu (1975, p.3) Aussi la communication entre les correspondants permet-elle de dévoiler les pensées intimes de chaque épistolier ou épistolière.

Pour comprendre la spécificité du roman épistolaire et discerner l'utilisation qu'il fait de la lettre, pour apprécier les capacités qu'il lui offre, il importe de savoir le rôle de la lettre ; d'où le sujet : « **Les fonctions de la lettre dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ** ».

Les différentes fonctions de la lettre sont tellement en congruence avec la vie sociétale qu'elles deviennent le corollaire de l'écriture. Chez Mariama Bâ, elles informent si bien l'écriture romanesque que l'on ne peut lire le texte sans les interroger. Alors, comment *Une si longue lettre* de Mariama Bâ, bâtie sur le principe de l'échange épistolaire, permet-elle de décliner les fonctions de la lettre ? Les différentes fonctions établies dans cette pratique épistolaire romanesque ne sont-elles pas une expression du contemporain ?

L'intérêt de cette contribution se situe dans l'idée même de la (re) configuration du « moi féminin » par Mariama Bâ, à partir de l'hypothèse qu'*Une si longue lettre* s'attache à favoriser et à mettre en valeur ou en scène toute expression de l'affectivité ou des témoignages « intimes ». Il s'agit de dévoiler, à partir des lettres, le social vécu. L'analyse proposée, ici, s'appuie sur la sociocritique avec des théoriciens comme L. Goldmann (1977, p.36), C. Duchet (1960, p.35), etc., qui écrivaient respectivement à ce propos : « Il s'agit [...] de mener une vaste enquête historique, sociale et littéraire qui établit et jalonne les différentes médiations à l'œuvre en amont et en aval d'un texte », « Le social ne se reflète pas dans l'œuvre, mais s'y reproduit [...] l'œuvre littéraire reliant le contenu et la forme, le dehors et le dedans, la sociocritique amène à s'interroger

sur l'idéologie implicite et explicite, le non-dit, les silences en même temps qu'elle formule les hypothèses de l'inconscient social du texte ». L'étude porte successivement sur la voie donquichottesque et la dimension politico-pédagogique de la lettre.

## 1. La voie donquichottesque

Don Quichotte est un homme généreux et chimérique qui se pose en redresseur de torts, en défenseur des opprimés. C'est un personnage qui vit pour combattre les influences négatives sur ses semblables. Même si selon M. Pierre (1978, p. 23), « les hommes préfèrent le mensonge tiède à la vérité qui brûle », lui, don Quichotte, promeut la vérité qui brûle au mensonge tiède, car selon l'adage, « la vérité rougit les yeux mais ne les casse pas ». « [...] dire la vérité est utile à celui à qui on la dit [même si elle est] désavantageuse à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr » Pascal (1930, p.100). De façon métaphorique, la vision de don Quichotte rythme avec celle de Daba, dans *Une si longue lettre*, dans le sens des idées contradictoires et révolutionnaires.

### 1.1. La perspective préventive

Dans la société, les hommes ne sont pas des surfaces vierges et transparentes, mais « des miroirs déformants » Maurois (1939, p.5). En effet, chaque individu arrive devant des questions avec « des opinions de famille, de clan, [avec sa] nature, [son] hérité, [son] éducation » Maurois (1939, p.5), son expérience, et cela lui impose des sentiments. Dans ces conditions, il est difficile de faire tomber ou de détruire les barrières entre les esprits et les intelligences.

Dans *Une si longue lettre*, la polygamie cristallise les tensions, et c'est contre elle et ses défenseurs que Daba, la fille aînée de Modou Fall et de Ramatoulaye, s'insurge, et cela à travers un discours fondé sur la vérité, la sincérité, et surtout sur la liberté d'expression. Bien que jeune, elle défend la cause de sa mère en s'affirmant à travers des prises de position troublantes, mais dignes d'une fille

consciente, éclairée. En effet, portant un regard critique et lucide sur le mariage, elle déclare : « Le mariage n'est pas une chaîne. C'est une adhésion réciproque à un programme de vie. Et puis, si l'un des conjoints ne trouve plus son compte dans une union, pourquoi devrait-il rester ? [...] La femme peut prendre l'initiative de la rupture » Bâ (2004, p.89-90). Le ton devient incisif quand elle conseille à sa mère de rompre le mariage avec son père après celui contracté avec Binetou : « Romps, maman ! Chasse cet homme. Il ne nous a pas respectées, ni toi, ni moi. Fais comme Tata Aïssatou, romps. Dis-moi que tu rompras. Je ne te vois pas te disputant un homme avec une fille de mon âge » Bâ (2004, p.50).

La demande de divorce que formule Daba pour sa mère est évidemment incommode. En effet, la requête de la jeune fille est d'autant plus surprenante qu'il est rare de voir ou d'entendre un enfant proposer à sa mère de divorcer d'avec son époux, sous prétexte que ce dernier est infidèle, dans un milieu traditionnel et musulman, de surcroît ; d'où les interrogations de Ramatoulaye, la mère : « Partir ? Recommencer à zéro, après avoir vécu vingt-cinq ans avec un homme, après avoir mis au monde douze enfants ? » Bâ (2004, p.50) De tels propos venant d'une fille ou d'un enfant pourraient porter atteinte à l'éthique islamique et être lourds de conséquences. Justement, parce que la mère serait accusée d'avoir éduqué sa fille en niant les valeurs qui fondent l'éducation musulmane.

En milieu traditionnel, un tel agissement est considéré comme un acte de rébellion et, généralement voué à l'échec. C'est ainsi que la plupart des femmes répugnent au divorce, mal perçu par la société qui les laisse souvent démunies, moralement et matériellement. En tout état de cause, la prise de position de Daba, fille émancipée, peut difficilement trouver un écho favorable dans la société musulmane, même moderne, jalouse de ses valeurs. Cependant, sa proposition peut témoigner de l'intérêt à nombre de femmes opposées à la polygamie ou victimes, directement ou indirectement, du phénomène. Ces milliers de femmes, partageant la vision progressiste voire révolutionnaire de Daba, pourraient y

trouver l'occasion ou l'opportunité de condamner et combattre davantage ce fléau.

Nonobstant "l'épée de Damoclès", elle a décidé d'engager le combat contre les lois de la tradition et surtout contre l'Islam, car « à la vérité éternelle, ils substituent chacun leur vérité [...]. [Ils] faussent et tordent la vérité » Barbusse (1924, p.24). Daba a brisé l'omerta, « cette conspiration du silence autour du péché d'un seul qui devient le trésor de tous » Queffélec (1992, p.57). Elle a fait preuve d'un courage hors du commun ; elle a passé outre des compromis, des menaces. Elle revendique ses droits, ceux de sa génération, de sa mère et de toutes les femmes sans voix à travers l'Afrique, car elle est comme « la source éthérée / où s'abreuvera l'âme altérée » Akpakpo (1951, p.12) de toutes les femmes vivant les affres de la polygamie. Elle « combat sans merci la [polygamie] / Et [lui] tord le cou / [Car c'est une] grande plaie au poignet de l'Afrique / Qui se veut pourtant noble et magnifique. » Akpakpo (1951, p.12). Elle veut être « capable de défendre, de faire de bonnes passes et de marquer des buts » Zoh (2002, p.50). Elle prône l'action directe, le combat. Avec elle, ce sont « des champs entiers de fleurs de glaise qui vont venir à l'horizon » Lopes (1977, p.120). Dès lors, elle s'érige en prophétesse qui voit l'avènement d'un monde nouveau antinomique à toute stratification sociale. Elle est « [...] rompue dès sa jeunesse à la parole et à l'action » Aragon (1934, p.5) ; d'où la déclaration de S. de Beauvoir (1949, p.13) : « On ne naît pas femme, on le devient. » « [...] La femme des temps modernes est née, et c'est elle que je chante. Et c'est elle que je chanterai » Lopes (1976, p.4). Ce qu'elle réclame, « ce n'est pas une émancipation superficielle, mais la « [...] décolonisation » [profonde] des femmes, car elles se considèrent comme des « colonisées de l'intérieur [...] » De Beauvoir (1972, p.503) ; d'où le changement de paradigme.

## 1.2. *La nécessité d'une rénovation morale et sociale*

Dans une société où déformer la vérité est devenu monnaie courante, eu égard aux intérêts, la nécessité d'une révision morale et sociale s'impose. Cette révision doit aller de pair avec la reconversion des mentalités. En effet, la révolution complète des mœurs et de la morale doit voir se lever une nouvelle puissance d'action féminine. Une telle aventure s'accommode du mode de vie de Daba, car « Le sacrifice de soi-même n'est pas difficile lorsqu'on est brûlé par la passion d'une grande aventure. Et il n'y a pas d'aventure plus belle et plus dangereuse que la rénovation [de la société] moderne » Carrel (1935, p.3).

Les générations se suivent mais ne se ressemblent pas. En effet, hier, la vie de la femme rimait avec retrait de l'école, mariage, vie conjugale infernale, asservissement à un mari tyrannique, rivalités avec des concubines. Cet esclavage quotidien et cette fatalité sont évoqués par H. Lopes (1976, p.14) en ces termes : « La femme mariée s'est fanée au lendemain des noces. [...] Elle est cuisinière. Elle est travailleuse de force. Elle pile, résignée, rageuse, "la boyesse". Le mariage ne fut qu'escroquerie ». Ainsi, le bonheur tant recherché ou attendu au foyer n'est qu'un leurre, car la femme mariée découvre la face cachée de l'iceberg. De son côté, F. Mauriac (1939, p.44) affirme : « Nous avons vu des femmes rejetées par leur milieu, abreuvées d'opprobres, uniquement « parce qu'on parlait d'elles ». C'est dire que la plus grande partie des femmes a languï dans la pauvreté, l'opprobre, le bannissement, le déshonneur. Mais aujourd'hui, la gente féminine instruite, intelligente, à l'instar de Daba, affiche plus de sérénité dans l'esprit, sa volonté et sa témérité dans tous les domaines de la vie. C'est bien pour cette raison que T. P. Akpakpo (1951, p.12) la considère comme une source d'espoir, « la source éthérée / Où s'abreuvera notre âme altérée ».

Désormais, c'est la marque du « moi féminin » dont le discours abonde en critiques lucides de l'espace social. C'est le « moi absolu » qui ne fait aucune concession. Ainsi, lorsque « Les fleuves de l'arbitraire débordent de leur lit » Ebony (1983, p.12), la réponse réside dans les « discours toasts ouragan » Ebony (1983, p.12). Dorénavant, il ne sera plus question de « compter sur le Prince

Charmant » Renard (1904, p.54). Alors, les femmes africaines tiennent un discours à visée stratégique qui ambitionne de changer les principes de gestion du foyer. Pour elles, le salut du foyer réside dans la cogestion, dans la bonne gouvernance et non dans la dictature, car « Le mariage n'est pas une chaîne. C'est une adhésion réciproque à un programme de vie » Bâ (2004, p.89). Cela requiert la participation de chaque partenaire ; l'homme doit s'identifier à la femme et vice-versa. Ainsi, dans *Une si longue lettre*, Ramatoulaye déclare au sujet de Daba et d'Abdou, son époux :

Daba, les travaux ménagers ne l'accablent pas. Son mari cuit le riz aussi bien qu'elle, son mari qui proclame, quand je lui dis qu'il « pourrit » sa femme : « Daba est ma femme, elle n'est pas mon esclave, ni ma servante » Bâ, (2004, p.89).

La vision iconoclastique d'Abdou, en congruence avec celle de Daba, sa compagne, et, au-delà, favorable à toutes les femmes, impressionne et révèle sa maturité. Elle est avant-gardiste, car « [...] il y a tant de désordre, de disproportions, de complaisances [...] » Lecomte (1949, p.265).

En général, beaucoup de personnes ne sont « [...] révolutionnaires qu'en esprit et ne transportent guère l'idée d'un grand chambardement en dehors » Aymé (1949, p.72) de la théorie. Mais la déclaration d'Abdou stipule que le foyer doit rêver de tendresse et de démocratie : « Daba est ma femme, elle n'est pas mon esclave, ni ma servante » Bâ (2004, p.89). Cette révolution impressionne tellement Ramatoulaye qu'elle s'exclame de joie et d'admiration : « Je sens mûrir la tendresse de ce couple qui est l'image du couple tel que je le rêvais. » Bâ (2004, p.89) En effet, pour Ramatoulaye, le couple idéal ou harmonieux est fondé sur une complicité permanente, agrémentée par des moments de délassements, de causeries, etc., qui ligaturent les époux. Un tel schéma a pour avantage de créer une atmosphère de paix dans le foyer, car « c'est de l'harmonie du couple que naît la réussite familiale, comme l'accord de multiples instruments crée la symphonie agréable. » Bâ (2004, p.109) Étant donné que la réussite familiale ou l'épanouissement de la cellule familiale est au cœur de la vie des conjoints, l'homme doit considérer sa femme comme une partenaire avec qui il traite d'égal

à égal : « [Ils] doivent s'identifier l'un à l'autre, discuter de tout pour trouver un compromis » Bâ (2004, p.89). Dans l'atmosphère de confiance retrouvée, la femme peut désormais exprimer sa capacité d'action. Et c'est bien le cas de Daba. En effet, cette jeune fille est marquée par la clarté de son esprit ; elle mène le combat de sa vie et de sa génération : « Certes, le chemin est long et pierreux, mais il faut aller jusqu'au bout, délivrer des mères qui souffrent, des familles semblables à la nôtre » Nokan (1966, p.119). Courageuse, elle condamne ouvertement la résignation de sa mère. Pour elle, « le mariage n'est pas une chaîne. » Bâ (2004, p.89) Dans les moments de détresse de sa mère, elle est un soutien indéfectible : « Me souvenant, comme d'une bouée de sauvetage, de l'attitude tendre et consolatrice de ma fille [Daba] pendant ma détresse, mes longues années de solitude, je dominaï mon bouleversement. » Bâ (2004, p.100)

Le leadership de cette fille est un apéritif ; il passionne, captive, en raison de sa pertinence, et fait dire à sa mère : « Elle raisonne, cette enfant ... Elle a des points de vue sur tout. Je la regarde, Daba, mon aînée, qui m'a admirablement secondée auprès de ses frères et sœurs. » Bâ (2004, p.90). La posture de Daba, marque de la grandeur, la vivacité de ses passions, le duel avec la société, relèvent des hardiesses intellectuelles et de l'énergie de l'action, et doivent être perçus comme la semence qui renversera les rapports actuels. Par ailleurs, si elle ne contraint pas sa mère, au sens matériel du terme, il n'en est pas moins vrai que sa pression, la profondeur de ses idées, l'influencent psychologiquement. La valeur curative du dénouement en témoigne :

Malgré tout - déceptions et humiliations - l'espérance m'habite. C'est de l'humus sale et nauséabond que jaillit la plante verte, et je me sens pointer des bourgeons neufs. Le mot « bonheur » recouvre bien quelque chose, n'est-ce pas ? J'irai à sa recherche (...). Bâ (2004, p.109).

Désormais, Ramatoulaye conçoit la vie différemment ; sa « mémoire n'est [plus] statique, elle est oscillatoire » Mumbamuna (1974, p.27) En effet, Ramatoulaye amorce une nouvelle ère de liberté de pensée et d'action. En méditant sur sa vie, elle se rend compte qu'elle peut améliorer sa situation. Ainsi,



lorsque son beau-frère, Tamsir, la demande en mariage, elle refuse. Elle décline aussi l'offre de Daouda Dieng, car elle n'est pas un objet sexuel :

Tu oublies que j'ai un cœur, que je ne suis pas un objet que l'on se passe de main en main. Tu ignores ce que se marier signifie pour moi : c'est un acte de foi et d'amour, un don total de soi à l'être que l'on a choisi et qui vous a choisi. Bâ (1979, p.109-110).

Bref, le charisme de Daba influence tellement la vie de sa mère qu'elle peut désormais entamer un processus de changement de sa vie. La confiance en elle-même commence, prend forme et devient dynamique. Elle devient désormais plus ambitieuse, indépendante et moderne. Hormis sa fonction morale et sociale, la lettre peut aussi jouer un rôle à la fois pédagogique et politique

## **2. La lettre, un instrument pédagogique et politique**

De façon générale, les épistoliers ont pour préoccupation majeure d'édifier leurs correspondants en vue de les préparer à la vie courante. Dans cette perspective, la lettre se charge de mettre à leur portée un certain nombre d'informations, de conseils, d'observations, de commentaires, d'arguments, d'instructions, afin de leur permettre de comprendre le milieu dans lequel ils vivent et d'y trouver leur place.

### **2.1. La lettre, un instrument pédagogique**

Considérer la lettre comme un objet pédagogique, c'est la hisser à une position didactique ; c'est la percevoir comme un objet d'instruction ou d'édification. Dans *Une si longue lettre*, confrontée à la polygamie, Aïssatou a quitté sans hésiter son mari, Mawdo Bâ, à cause de la petite Nabou, sa co-épouse. En effet, par le second mariage de son époux, Aïssatou comprend qu'elle n'est plus digne d'intérêt, et, en tant qu'épouse, son homme a perdu toute considération à ses yeux. Dès lors, elle s'affranchit de la tutelle maritale :

Les princes dominant leurs sentiments, pour honorer leurs devoirs, « les autres » courbent leur nuque et acceptent en silence un sort qui les brime. Voilà, schématiquement, le règlement intérieur de notre société avec ses clivages insensés. Je ne m'y soumettrai point. Au bonheur qui fut nôtre, je ne peux substituer celui que tu me proposes aujourd'hui. Tu peux dissocier l'Amour tout court et l'amour physique. Je te rétorque que la communion charnelle ne peut être sans l'acceptation du cœur [...] d'un côté moi, « ta vie, ton amour,

ton choix », de l'autre « la petite Nabou, à supporter par devoir ». [...] Je me dépouille de ton amour, de ton nom. Vêtue du seul habit valable de la dignité, je poursuis ma route. Adieu Bâ (2004, p.41-42).

Si, en général, dans les sociétés traditionnelles africaines, l'initiative de la séparation émane du mari, force est de constater que dans le cas-ci, elle est initiée par la femme, car « la femme peut prendre l'initiative de la rupture » Bâ (2004, p.90). Ainsi, Aïssatou a pris la voie du non-retour en rompant les liens du mariage avec son mari. Elle « [...] s'est définitivement émancipée, elle s'est constituée personne libre, voulant se conduire elle-même [...] » Renan (1961, p.751). Mieux, avec courage, elle s'assume, comme le témoigne son amie d'enfance, Ramatoulaye : « Tu louas une maison et tu t'y installas. Et, au lieu de regarder en arrière, tu fixas l'avenir obstinément » Bâ (2004, p.42).

Un tel acte dans le milieu islamique est un geste insurrectionnel et condamnable, mais Aïssatou a réalisé ou accompli une action ou un coup d'éclat en adoptant une posture iconoclastique. Elle ne regrette pas son divorce. Au contraire, son séjour aux États-Unis renforce sa décision. En effet, cette femme va à la conquête du savoir et consolide ainsi son indépendance. Ramatoulaye le reconnaît qui dit :

Puissance des livres, invention merveilleuse de l'astucieuse intelligence humaine. [...] Agencement de mots d'où jaillissent l'Idée, la Pensée, l'Histoire, la Science, la Vie. Instrument unique de relation et de culture, moyen inégalé de donner et de recevoir. Les livres soudent des générations au même labeur continu qui fait progresser. Ils te permirent de te hisser. Ce que la société te refusait, ils te l'accordèrent : des examens passés avec succès te menèrent toi aussi en France. L'école d'interprétariat, d'où tu sortis, permit ta nomination à l'ambassade du Sénégal aux États-Unis. Tu gagnes largement ta vie. Tu évolues dans la quiétude [...] résolument détournée des chercheurs de joies éphémères et de liaisons faciles. Bâ (2004, p.42).

Intrépide combattante de la liberté et de la quête émancipatrice, elle ne veut pas que sa vie soit faite de privation et de précarité, c'est la raison pour laquelle elle récusé le piège de la tradition, la polygamie, notamment : « Je ne m'y soumettrai point. » Bâ (2004, p.41)

Loin de l'intimider, les règles sociales traditionnelles incongrues lui permettent de faire preuve d'une grande force morale. Son désir de « s'affranchir de la tradition et des réalités socioculturelles actuelles est ainsi perçu comme

indéfectible » Gueyes (2005, p.196). Elle fait table rase du passé et regarde vers l'avenir, synonyme d'espoir et de conquête. Elle se fixe un but qu'elle atteint et même dépasse. Elle gagne si bien sa vie aux États-Unis qu'elle est en mesure d'offrir à Ramatoulaye, son amie d'enfance, une voiture afin qu'elle puisse soutenir la concurrence. Aïssatou est une femme de tête dont celles qui partagent l'idéal peuvent en être fières, vu qu'elle ne s'est laissée influencer ni par le canon de l'Islam ni par la tradition. Elle envisage « se tourner vers des solutions des temps révolus comme soubassement de roc sur lequel viendront prendre place avec harmonie diverses habitudes de vie [...] » Nokan (2000, p.114). Malgré les pesanteurs sociologiques, les obstacles, les tentations, les pressions et les intimidations de toutes sortes, Aïssatou est restée fidèle à son projet d'émancipation et a refusé une aliénation de son identité. En effet, « Il y a aliénation de l'identité tout d'abord si une identité constituée existe par elle-même, puis, ensuite si un système extérieur intervient sur elle pour tenter de la modifier » Mucchielli (1986, p.110). Aïssatou considère que Mawdo Bâ, son époux, a manqué d'éducation, d'élégance à son égard. À ce titre, il n'est plus digne de mener une politique familiale correcte qui pourrait lui rendre sa dignité. Alors, elle refuse de vivre dans un environnement marqué par l'asservissement, l'humiliation, la compromission : « Vêtue du seul habit valable de la dignité, je poursuis ma route. Adieu » Bâ (2004, p.41-42) Consciente de ses responsabilités vis-à-vis de ses congénères et devant l'histoire, elle réalise que « le combat pour la liberté et la justice n'a pas de prix. Le militant révolutionnaire doit tout lui sacrifier » Oupoh (2000, p.296).

Le second niveau de l'édification se situe dans le comportement de Ramatoulaye, antipodique à celui d'Aïssatou. En effet, la fidélité à l'amour de Ramatoulaye ne connaît aucune défaillance, et cela l'incite à rester au foyer conjugal, bien que la communication et la communion soient brisées avec son époux, Modou Fall. La fidélité à l'amour est pour elle le suc enzymatique qui l'encourage à lutter. C'est une bouteille d'oxygène qui lui apporte une plus-value.

En tant que mère, elle se soucie du bien-être familial et ne souhaite pas perturber l'équilibre moral de ses enfants : « Partir ? [...] Avais-je assez de force pour supporter seule le poids de cette responsabilité à la fois morale et matérielle ? » Bâ (2004, p.50) Pour elle, le divorce n'est ni la bonne ni la digne solution. Un tel acte ne s'accommode pas de son mode de pensée et de sa foi religieuse. Elle confesse alors : « De toutes les choses licites, le divorce est celui qui plaît le moins à Dieu. » Bâ (1981, p.20) Elle se rattache dans son malheur à sa foi et y puise la force de supporter tous les maux. Ramatoulaye incarne la femme à la croisée des chemins. D'une part, elle se meurt dans un cadre où les valeurs ancestrales l'enferment dans un carcan d'obligations, et d'autre part, elle évolue dans un milieu traqué par les exigences et les apports culturels extérieurs. Plusieurs années après sa séparation avec son mari, les blessures d'amour ne se sont pas cicatrisées ; d'où son espoir toujours renouvelé : « Ce sont toutes les familles, riches ou pauvres, unies ou déchirées, conscientes ou irréfléchies, qui constituent la nation. La réussite d'une nation passe donc irrémédiablement par la famille. » Bâ (2004, p.109)

En somme, la lettre, en tant qu'instrument pédagogique, enseigne au lecteur des leçons de vie, afin de mieux l'orienter dans ses choix. Mais elle peut aussi remplir une fonction politique.

## *2.2. La lettre, un instrument politique*

La lettre peut analyser des situations de vie sous l'angle politique, c'est-à-dire les lier à des questions politiques. Cela a, en effet, pour avantage de décrocher des flèches acerbes contre les politiciens démagogues, machiavéliques, opportunistes, retors, qui se partagent le pouvoir.

Dans *Une si longue lettre*, Ramatoulaye, alias Mariama Bâ, désapprouve le fonctionnement du système politique sénégalais. En effet, à l'Assemblée Nationale sénégalaise, la représentation féminine est infinitésimale pour opérer de changements véritables au profit des femmes. Ramatoulaye se plaint de cet ostracisme : « [...] quatre femmes, Daouda, quatre femmes sur une centaine de

députés. Quelle dérisoire proportion. Même pas une représentation régionale !  
» Bâ (2004, p.73) L'inégalité entre l'homme et la femme en politique est alors qualifiée d'« handicapée » par De Beauvoir (1949, p.22) qui écrit à ce propos :

La femme a toujours été, sinon l'esclave de l'homme, du moins sa vassale ; les deux sexes ne se sont jamais partagé le monde à égalité ; et aujourd'hui encore, bien que sa condition soit en train d'évoluer [politiquement], la femme est lourdement handicapée.

Cette situation fâcheuse projette un éclairage sur la situation de la femme au Sénégal et même en Afrique. En effet, dans les milieux politiques, « [...] l'égoïsme [masculin] émerge, le scepticisme pointe quand il s'agit du domaine politique. Chasse gardée avec rogne et grogne. » Bâ (2004, p.74) En outre, l'idée de voir une femme réussir en politique se banalise parce qu'on ne la croit pas capable de faire mieux que les hommes. Elle est donc écartée du levier de commande, alors que le caractère politique et pratique de son action s'affirme. Face à des hommes destinés à se maintenir au pouvoir, et « qui ont apparemment choisi le métier de politicien pour n'avoir pas de politique » Camus (1958, p.138), Ramatoulaye réplique :

Nous avons droit, autant que vous, à l'instruction qui peut être poussée jusqu'à la limite de nos possibilités intellectuelles. Nous avons droit au travail impartialement attribué et justement rémunéré. Le droit de vote est une arme sérieuse. Et voilà que l'on a promulgué le Code de la Famille qui restitue, à la plus humble des femmes, sa dignité, combien de fois bafouée [...] Presque vingt ans d'indépendance ! A quand la première femme ministre associée aux décisions qui orientent le devenir de notre pays ? Et cependant le militantisme et la capacité des femmes, leur engagement désintéressé ne sont plus à démontrer. La femme a hissé plus d'un homme au pouvoir. Bâ (2004, p.74).

Cela est d'autant vrai que la femme africaine est un cric aux côtés de l'homme ; elle lui insuffle un esprit révolutionnaire et lui suggère des défis à travers son sens de dignité, son charisme, son aisance, sa culture politiques, son esprit de détermination et de démonstration de compétences : « [...] la réussite de chaque homme est assise sur un support féminin. » Bâ (2004, p.68) Les hommes doivent donc éviter d'abonder en gloire, en plaisirs, en honneurs, en commodités, car « Le monde appartient aux femmes, il n'y a que des femmes [...] Les hommes ? Écume, faux dirigeants, faux prêtres, penseurs approximatifs, insectes [...] Gestionnaires abusés [...] Muscles trompeurs, énergie substituée, déléguée [...]. » Sollers (1984, p.14)

La honteuse discrimination orchestrée par les hommes induit donc des interrogations : « Quand la société éduquée arrivera-t-elle à se déterminer non en fonction du sexe, mais des critères de valeur ? » Bâ (2004, p.74) Ces critères de valeur doivent être fondés sur la promotion des compétences et la recherche de l'excellence. En outre, étant donné que pour la gente féminine, la politique est une mission historique à remplir avec brio, la question de la valeur, de la grandeur d'esprit, se pose tout naturellement : « [...] n'y a-t-il pas toujours de l'éthique dans la politique ? Ce qui fonde la politique, ordre du réel social, n'est-ce pas la Valeur ? Au nom de quoi un militant décide-t-il [...] de militer ? » Barthes (1975, p.130). C'est en se rendant capable d'exercer un tel esprit que la femme africaine peut adopter une position nette, et franchir des limites :

Aujourd'hui, dans [leur] marche haletante vers la justice [...], la liberté [...], la dignité [...], la solidarité [...], [leurs] droits [...] et la démocratie, [...] [la femme africaine] est colère et fracas [...]. C'est la génération du ras-le-bol, la génération d'une nouvelle conscience [...], [...] [de la nouvelle Femme Africaine] désaliénée qui réinventera les racines de sa propre modernité, [de sa propre identité]. Adiaffi (2000, p.90)

C'est pour cette raison que les hommes ont peur de la concurrence, de la contestation et de la domination politiques des femmes aussi instruites que déterminées, aussi intelligentes qu'ambitieuses, aussi autonomes que véridiques. Il est donc impossible pour les hommes de modifier la perception, la représentation de la politique chez les femmes, car elles persévèrent toujours dans le changement. En témoignent les propos de Daouda Dieng : « Mais vous êtes des obus, vous les femmes. Vous démolissez. Vous massacrez. Imagine un lot important de femmes à l'Assemblée. Mais tout sauterait, tout flamberait. » Bâ (2004, p.73-74) La métaphore « vous êtes des obus » doublée de la gradation ascendante « Vous démolissez. Vous massacrez. », stipule que la gente féminine a des qualités transcendantes en politique. Alors, confus, les hommes développent une psychologie autosuffisante ; refusent constamment la démocratie à la gente féminine ; mènent une bataille frontale à son émergence dans le monde moderne, car elle réfléchit en termes de stratégie et d'optimisme politiques, qui participent de l'épanouissement du citoyen ; d'où la déclaration de S. G. Colette (1955, p.179) :

Mais oui, je suis optimiste. Si je n'étais pas optimiste, je ne serai pas [une femme] politique. [Une femme] politique, c'est [une femme] qui est persuadée qu'[elle] va réussir où d'autres ont échoué, [une femme] qui se croit digne de la tâche qu'[elle] entreprend, qui croit au succès de ses idées.

Ainsi, se confirme la redoutable propension de la femme à penser la politique comme une arme efficace et radieuse de changements profonds de la cité. Dans un tel contexte, elle ne peut tolérer aucune compromission ou accepter d'exposer sa dignité, son autorité, sa réputation :

C'est pour cette raison que les femmes n'ont que faire d'une « politique politicienne », faite de demi-mesures et d'arrangements, de petites charités et de subventions éparpillées. [Elles] réclament le contraire d'une politique politicienne, c'est-à-dire une politique clairvoyante et généreuse. Camus (1958, p.77)

Pour réussir un tel pari, « [...] seuls, une révolution, un chambardement général jailli des profondeurs et qui remettra tout en cause, peuvent désintoxiquer le monde [politique] [...] » Du Gard (1945, p.226). L'objectif du chambardement est de voir la femme africaine s'exprimer partout où besoin est, car « [elle] ne doit plus être l'accessoire qui orne, l'objet que l'on déplace, la compagne que l'on flatte ou calme avec des promesses » Bâ (2004, p.75).

Il apparaît donc fondé que la lettre, en tant qu'objet politique, vise à donner les armes d'autodéfense à la femme africaine qui rentre en politique.

## **Conclusion**

L'objectif principal de cette analyse sur les fonctions de la lettre dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ a consisté à mettre en évidence le rôle pluridimensionnel de la lettre dans ce récit épistolaire africain. Trois fonctions majeures ont été distinguées. La première est dite donquichottesque ; elle se décline en deux sous valeurs : la perspective préventive et la rénovation morale et sociale. La deuxième est d'ordre pédagogique : la pédagogie par l'exemple. La troisième est d'ordre politique : la politique est vue par les femmes comme un symbole de conquête, de réappropriation de l'émancipation, de la liberté. Quelle que soit la fonction épistolaire, il s'agit pour les femmes africaines modernes de

développer des idées de grandeur de plus en plus affirmées ayant pour objectif d'imposer leur vision de façon clairvoyante et généreuse.

Ces fonctions de la lettre permettent de varier les postes d'observation. Cette démarche dynamique qui s'articule autour d'un examen interne du récit épistolaire, permet de projeter des éclairages sur l'œuvre, mieux, elle aide Mariama Bâ à (ré)aménager la figure ou la voix féminine dans son œuvre. Dès lors, elles se révèlent particulièrement utiles et intéressantes pour comprendre les intentions de l'auteur. Compte tenu de son expérience pluridimensionnelle, elle a su exploiter les fonctions de la lettre dans l'optique socioculturelle.

### Références bibliographiques

- ADIAFFI Adé Jean-Marie, 2000, *Les naufragés de l'intelligence*, CEDA, Abidjan.
- AKPAKPO Thybaam Paul, 1951, *Rythmes et cadences*, Éditions Akpagnon, Lomé.
- ARAGON Louis, 1934, *Les Cloches de Bâle*, III, Denoël, Paris.
- AYMÉ Marcel, 1949, *Le confort intellectuel*, Flammarion, Paris.
- BÂ Mariama, 1981, *Un chant écarlate*, NEA, Dakar.
- BÂ Mariama, 2004, *Une si longue lettre*, NEA, Dakar.
- BARTHES Roland, 1975, *Roland Barthes*, Seuil, Paris.
- CAMUS Albert, 1958, *Actuelles III*, Gallimard (Coll. « Blanches »), Paris.
- COLETTE Sidonie Gabrielle, 1955, *Belles saisons*, Flammarion, Paris.
- DE BEAUVOIR Simone, 1949, *Le deuxième sexe I*, Gallimard, Saint-Amand.
- DE BEAUVOIR Simone, 1972, *Tout compte fait*, Gallimard Paris.
- DUCHET Claude, 1997, *Sociocritique*, Nathan, Paris.
- EBONY X. Noël, 1983, *Déjà vu*, NEA, Dakar.
- GOLDMANN Lucien, 1955, *Le Dieu caché*, Gallimard, Paris.



- GNAOULÉ-OUPOH Bruno, 2000, *La littérature ivoirienne*, KARTHALA, CEDA, Paris, Abidjan.
- LOPES Henri, 1976, *La Nouvelle Romance*, CLÉ, Yaoundé.
- LOPES Henri, 1977, *Sans Tam-Tam*, CLÉ, Yaoundé.
- MARTIN DU GARD Roger, 1945, *Les Thibault*, tome V, Gallimard, Paris.
- MAURIAC François, 1947, *La Province*, Hachette, Paris.
- MAUROIS André, 1939, *Art de vivre*, Plon, Paris.
- MONTESQUIEU Charles Louis, 1975, *Lettres persanes*, Garnier, Paris.
- MUCCHIELLI Alex, 1986, *L'identité*, PUF, Paris.
- MUMBAMUNA Nsimba, 1974, *Lettres kinoises*, Centre Africain de Littérature, Kinshasa.
- NOKAN Zégoua Charles, 2000, *Les affres de l'existence*, PUCI, Abidjan.
- QUEFFÉLEC Yann, 1992, *Prends garde au loup*, Julliard, Paris.
- RENAN Ernest, 1961, *Œuvres complètes*, Tome III, Calman-Lévy, Paris.
- RENARD Jules, 1960, *Journal*, Gallimard, Paris.
- SOLLERS Philippe, 1983, *Femmes*, Gallimard, (coll. « Blanche »), Paris.
- ZOH Kéan Sylvain, 2002, *La voie de ma rue*, NEI, Abidjan.